

PROLOGUE

Ils couraient tous les deux à perdre haleine, manquant de trébucher à chaque foulée. Les ronces griffaient leurs bras et leurs jambes, les branches fouettaient violemment leurs visages.

Au-dessus de leurs têtes, le ciel, lourd de nuages noirs, grondait d'une colère sourde.

L'autre, le Monstre, était à présent à leurs trousses. Entre deux coups de tonnerre, son grognement rauque devenait de plus en plus audible.

Inexorablement, il se rapprochait d'eux...

Le souffle brisé, ils s'adossèrent à un tronc puis, poussé par leur instinct de survie, ils reprirent leur course de plus belle.

Dans leur fuite effrénée à travers la forêt inhospitalière et dense, leurs esprits enfiévrés ne pouvaient se détacher de la vision fugitive de ce masque grimaçant, de cet être hybride, mi-homme, mi-animal, que leurs regards captèrent alors qu'ils venaient juste de pousser la porte de la cabane. Par quelle étrange alchimie du destin celui qu'ils vénéraient il n'y a pas encore si longtemps, ce « merveilleux ami » comme ils l'appelaient, avait-il pu se transformer ainsi en cette chose immonde ?

Ils savaient qu'ils étaient perdus, qu'il n'y avait aucune échappatoire. Un craquement plus fort que les autres les tétanisa. Dans quelques secondes, le Monstre allait fondre sur eux comme un rapace sur sa proie.

Au moment même où le ciel s'illumina une nouvelle fois, ils sentirent son souffle fétide caresser leurs nuques.

Ils allaient mourir.

C'était la fin...

*CRIME MYSTÉRIEUX A LA ROCHE-AUX-FÉES :
LE DIRECTEUR DE LA BANQUE D'INVESTISSEMENT
ASTOLU FINANCE ASSASSINÉ*

Qui a bien pu tuer Pierre Goualec, le directeur de la banque d'investissement Astolu Finance ? Dans quelles troubles circonstances l'a-t-on poignardé ? Et pour quel mobile ? Pourquoi a-t-on déposé son corps devant le portique d'entrée du dolmen de la Roche-aux-Fées ? Pourquoi a-t-on brûlé sa voiture sur le petit parking de la Maison Touristique ? Toutes ces questions, les gendarmes de la Section de recherches de Rennes et de la Brigade de recherches de Vitré n'ont cessé de se les poser tout au long de l'enquête de flagrance. Des questions restées malheureusement sans réponse à ce jour.

Car même si un suspect fut rapidement appréhendé, les enquêteurs le relâchèrent au bout de la vingtième heure de garde à vue, faute d'indices concordants. Des heures qui furent sans doute les plus longues de son existence pour Marc Pinson, cet éminent professeur à l'université de Rennes 2, considéré comme l'un des meilleurs spécialistes du Néolithique breton.

Ce matin, après huit jours d'investigations acharnées, une information judiciaire a été ouverte à la demande de Roger Morvan, le procureur de la République, qui a saisi la toute nouvelle juge d'instruction Claire Rossignol par réquisitoire introductif. Les gendarmes furent aussitôt dessaisis de l'enquête au profit des enquêteurs de la Brigade criminelle de Rennes qui, gageons-le, pourront travailler main dans la main avec la magistrate pour mettre toute la lumière sur cette ténébreuse affaire.

CHAPITRE I :
*« Trouve deux dalles unies
qui dessinent un doigt »*

Lundi 3 mars

Vêtue d'un chemisier blanc et d'une élégante veste tailleur bleu marine, Claire Rossignol nous attendait confortablement installée dans son fauteuil ministre à roulettes en cuir noir. Engoncé dans un costume vert olive, les fesses bien calées contre le dossier d'un siège pivotant, un homme d'une soixantaine d'années au nez recourbé et au crâne lisse comme un œuf se tenait assis en face d'elle. Un homme que je reconnus sans peine en la personne de Roger Morvan, le procureur de la République de Rennes.

— Asseyez-vous messieurs, nous dit-elle simplement après les salutations d'usage.

Le commissaire Philippe Questembert et moi-même prîmes place à notre tour sur deux sièges identiques à celui qu'occupait déjà le magistrat du parquet.

— Je tiens tout d'abord à remercier Monsieur le Procureur de m'avoir accordé toute sa confiance pour diriger l'enquête sur la mort criminelle de Pierre Goualec.

La pièce dans laquelle nous nous trouvions était envahie par des piles de dossiers. Elles occupaient le parquet, s'entassaient sur les rebords des fenêtres, tapissaient les étagères et débordaient même

sur la table où reposait une petite imprimante. Cette accumulation de papperasse dégagait une impression de saturation presque étouffante. Seul endroit préservé, le grand bureau en bois massif que la juge avait garni du strict minimum pour se ménager un espace vital : son PC, son clavier, son téléphone, une boîte de kleenex, un range stylo ainsi que les deux tomes rouges du code de Procédure Pénale.

— Je dois tout de suite vous prévenir que nous marchons sur des œufs, ajouta-t-elle en faisant tourner lentement son stylo à bille entre ses doigts. Car, en plus de son statut de directeur de la banque Astolu Finance, la victime était dans les petits papiers du Premier ministre en personne. Et ne briguaient ni plus, ni moins, qu'un poste de député pour les prochaines élections législatives.

Tandis qu'elle retraçait dans les grandes lignes les investigations menées par la Brigade de recherches de Vitré et de la Section de recherches de Rennes, je sentis soudain mon regard comme aspiré par ses yeux vert émeraude, son élégante paire de lunettes à monture métallique juchée impudiquement sur le bout de son petit nez en trompette, ses pommettes hautes bien dessinées, ses cheveux châtons savamment arrangés en un carré plongeant dégradé.

— Je ferai donc au mieux pour que l'enquête progresse vite et bien, conclut-elle, sans remarquer le trouble qui s'était éveillé en moi. Et je délivrerai bien sûr toutes les commissions rogatoires nécessaires pour faire éclater la vérité.

— Justement, Madame la juge, pourquoi avoir dessaisi la SR¹ de cette affaire ? intervint mon boss. Ils doivent se sentir un peu frustrés, non ?

— Vous n'allez tout de même pas nous refaire la guerre des Polices, commissaire ! Sachez que c'est une décision collégiale que nous avons prise, le procureur et moi. Primo : une bonne partie des protagonistes de cette affaire réside à Rennes. Deuzio : vous n'ignorez sans doute pas que l'une de vos équipes est actuellement

¹Section de recherches

à l'œuvre pour interpellier un certain José Mendez, le chauffeur personnel de la victime, dans le cadre d'un trafic de stupéfiants.

— Et nous avons encore mieux, renchérit Roger Morvan. L'épouse du banquier a déclaré avoir surpris une violente dispute entre le chauffeur et son mari. Nous pensons que José Mendez l'a trucidé parce que celui-ci avait démasqué ses activités criminelles.

— Alors, il ne nous reste plus qu'à procéder à son arrestation et à l'interroger, notai-je ironiquement.

— Oui, mais pas avant que vos collègues ne l'arrêtent dans le cadre de cette affaire de « Go Fast ». Histoire de faire tomber d'autres têtes, comprenez-vous. Il ne restera ensuite plus qu'à le mettre en examen pour trafic de drogue et... assassinat sur la personne de son patron quand il sera passé aux aveux.

Après avoir écouté les propos un tantinet cyniques du procureur, Claire Rossignol nous montra diverses photos extraites du dossier d'homicide : celle du corps gisant devant le dolmen, la carcasse carbonisée de sa Renault Espace, l'endroit où fut retrouvé le couteau, l'empreinte de baskets imprimée dans la motte de terre. Elle termina par l'aspect le plus étrange de cette affaire :

— **« Questionne le site néolithique et trouve deux dalles unies qui dessinent un doigt. Puis un cercle barré d'un trait en son centre, suivi des treize nombres suivants : 2.13.5.1.32.13.1.1.2.32.32.7.13 »** énonça-t-elle à haute et intelligible voix. Ces mots, nombres et symboles ont été griffonnés par Pierre Goualec lui-même sur la dernière page de son calepin personnel que les TIC² ont retrouvé dans la poche gauche de son imperméable. À ce stade, nous n'avons pas la moindre idée de ce que tout cela peut signifier.

— On dirait un code caché pour retrouver un trésor, hasarda Philippe Questembert, en esquissant un petit sourire. Comme dans le Secret de la Licorne d'Hergé.

— Hé, vous n'êtes peut-être pas si loin de la vérité, observa la juge. Figurez-vous que le mercredi 19, trois jours avant sa mort

²Techniciens en Investigation Criminelle

donc, le banquier d'affaires avait confié à ses proches qu'il se rendrait le samedi soir chez son ami Marc Pinson – l'éminent spécialiste du Néolithique breton – pour lui faire soi-disant une « surprise ». Il en avait parlé sur le ton de la plaisanterie mais si, après tout, ce mystérieux message avait bien un rapport avec sa mort ? En se fiant au bornage de son téléphone, les enquêteurs ont établi qu'il avait été poignardé dans un endroit très proche de la villa où réside l'universitaire... si ce n'est dans la villa elle-même. Interrogé pendant sa garde à vue, l'intéressé a farouchement nié toute implication dans ce drame. D'après sa déclaration, il l'avait attendu vainement ce soir-là et n'avait jamais entendu parler d'une quelconque « surprise ».

Un quart d'heure plus tard, le commissaire et le procureur prirent congé, me laissant seul avec la magistrate.

— Eh bien bravo pour cette promotion, Commandant Kosky ! me félicita-t-elle en déposant sur son pupitre une imposante pile de dossiers. La tâche sera ardue, mais j'ai confiance en vous. Vos brillants états de service au 36 et au Bastion parlent d'eux-mêmes. Tout ce que je vous demande est de vous imprégner des différents procès-verbaux et de me donner des suggestions pour de nouvelles pistes d'enquête. Mais auparavant vous avez rendez-vous avec Denis Plantier et Éric Pointillon sur le site de la Roche-aux-Fées, à l'endroit précis où l'on a découvert le corps. Ce sont les gendarmes qui avaient été chargés de l'enquête. Ils vous expliqueront leurs trouvailles sur place.

Elle se leva et se dirigea à l'autre bout de la pièce vers une armoire métallique fermée à clé. Celle où elle rangeait et classait tous ses documents sensibles. Elle l'ouvrit pour en ressortir aussitôt un petit calepin en cuir broché noir enfermé dans son sachet à scellés. Celui où était inscrit le mystérieux message codé.

— J'ai failli oublier, me dit-elle en me tendant la précieuse pièce à conviction. Avant de rentrer chez vous, n'oubliez pas de vous rendre chez Marc Pinson. Le professeur est prévenu de votre visite.

Brandissez-lui ce calepin sous son nez et observez sa réaction.

— Les gendarmes ne l'ont-ils pas interrogé sur ce point au cours de sa garde à vue ?

— Si, bien sûr, mais ils se sont bornés à ne lui montrer que des photos. Idem d'ailleurs pour les proches de la victime. En lui présentant l'objet du délit, peut-être réagira-t-il de manière différente, plus émotionnelle je veux dire. Je me refuse à croire qu'il ne connaissait pas l'existence de ce message. Il devait bien être au courant de quelque chose.

J'examinai ledit calepin sous le regard dubitatif de la magistrate. Quel sombre secret renfermait-il ?

— Commandant, j'ai planché tout le week-end sur ce dossier et je peux vous certifier qu'il reste encore beaucoup de zones d'ombre à éclaircir, me confia-t-elle. Après avoir cuisiné l'universitaire, les enquêteurs se sont concentrés sur son ordinateur et ses comptes bancaires, espérant y déceler la trace de quelque transaction louche liée à ses affaires. Mais ils n'ont rien découvert de suspect. Absolument rien. D'ailleurs, à bien y réfléchir, le « modus operandi » ne correspond pas vraiment à un règlement de comptes. Ce serait plutôt l'œuvre d'un amateur éclairé.

— Et cette dispute entre la victime et son chauffeur ? Pierre Goualec aurait-il pu être tué pour une sordide histoire de drogue ?

— Non, je ne crois pas. Je ne vois pas un minable trafiquant à la petite semaine commettre un crime aussi tordu. Mon intuition personnelle me dicte plutôt de rechercher le coupable parmi son entourage proche. Sa femme. Ses deux fils. Ses deux filles. Sa maîtresse. Son gendre. L'Esprit du Mal se cache parmi eux, je le sens. Démasquez-le, Commandant...

Je me levai de mon siège puis me saisis de la lourde pile de dossiers. La magistrate m'accompagna jusqu'à la porte en abandonnant dans son sillage une fragrance subtile aux notes de jasmin. En sortant de la pièce, je faillis heurter un grand gaillard aux traits longilignes avec une grosse paire de lunettes, une chevelure

brune gominée et une petite moustache à la Brad Pitt.

— Armand Petit. Mon greffier. Il est très efficace et m'apporte un soutien précieux dans mon travail.

Nous nous saluâmes brièvement puis je quittai le Tribunal Judiciaire. Assis au volant de ma 308 banalisée, je songeai à ce délicieux frisson qui avait traversé mon corps quand elle m'avait agrippé le bras au moment où je sortis de son cabinet. Je songeai à l'odeur légère et délicate de son parfum. Je songeai à ses prunelles d'un vert lumineux qui m'avaient transpercé comme un glaive brûlant. Je songeai à ses lèvres pleines marquées d'un discret rouge à lèvres qui s'étaient rapprochées des miennes et que j'avais voulu embrasser avec fougue. Je songeai à ses mains aux doigts longs et fins qui ne portaient aucune bague ou alliance.

Qu'est ce qui te prend soudain de ressentir un béguin pour une inconnue ? Une juge d'instruction avec qui il te faudra coopérer qui plus est !

Sur la route qui me conduisait vers la commune d'Essé, je m'efforçai de chasser ces troublantes pensées de mon esprit. Je devais maintenant me concentrer sur la délicate et complexe affaire qui m'attendait.

Je finis par distinguer le hameau aux maisons resserrées, puis la silhouette noire de la fée Mélusine et le drapeau breton accroché à une hampe sur le faîtage d'un toit. Dressé au sommet de la côte, tout près de la Départementale qui relie Retiers à Essé, le site mégalithique emprisonné dans son écrin végétal ne tarda pas à se dévoiler sous mes yeux. Je tournai à droite, m'engageai sur une allée gravillonnée puis stoppai la voiture sur le petit parking en terre réservé aux visiteurs. Deux hommes en tenue bleue réglementaire patientaient devant la modeste construction en bois de la Maison Touristique.

Nous fîmes rapidement les présentations. Capitaine Denis Plantier de la Section de recherches de Rennes. Major Éric Pointillon de la Brigade de recherches de Vitré. Si le plus grand arborait des traits émaciés et le cheveu plutôt rare, le second incarnait tout son

contraire : petit, râblé, le visage rondouillard, encadré d'une toison poivre et sel foisonnante.

— Franchement on ne comprend pas pourquoi on nous a retiré l'enquête, grinça le plus grand. Bon, c'est vrai, on est actuellement débordé avec ce trafic de stupéfiants aux ramifications internationales. Mais vu les heures que nous y avons consacrées, c'était la moindre des choses...

— Et à part des histoires de chiens errants qui égorgent des poules et des moutons, on n'a pas grand-chose à se mettre sous la dent en ce moment ! ajouta le plus petit en esquissant un large sourire, visiblement satisfait de son petit jeu de mots ringard. Alors une affaire d'homicide aussi juteuse que celle d'un riche banquier d'affaires qui veut surfer sur les hautes sphères politiques, dame, on est preneur bien sûr !

Denis Plantier renchérit :

— Nous n'avons d'ailleurs aucune intention de vous cacher quoi que ce soit, Commandant. Par ici la visite...

Des nuages bas aux tons anthracite couraient dans le ciel. Le vent âpre qui s'était mis à souffler m'obligea à resserrer le col de ma parka pour me soustraire à la désagréable sensation de froid. Pendant que nous nous dirigeâmes vers un recoin du petit parking où s'étalait une grande tache noire, je remarquai que les lieux étaient encore délimités par les rubalises jaunes qui claquaient sous l'emprise du vent.

— C'est ici que sa Renault Espace a brûlé, précisa le major comme s'il pouvait en être autrement. Le dimanche 23 février, vers 8 h 30, un promeneur a découvert sa carcasse encore fumante en arrivant ici pour commencer sa randonnée. En inspectant le véhicule, les techniciens en investigation criminelle ont découvert le portable de la victime carbonisé dans la boîte à gants.

— Et le corps ? m'enquis-je.

— Le corps ? Ah ! Bien sûr ! Nous allons vous montrer le chemin qu'a emprunté notre meurtrier.

Je leur emboîtai docilement le pas. Les deux pandores marchaient de concert, l'air concentré, traversant le parking puis s'engageant sur l'allée gravillonnée jusqu'à l'endroit où celle-ci dessine une courbe.

— La voiture s'est fauflée par-là, expliqua le capitaine. Voyez, il n'y a que deux endroits possibles pour un quatre-roues d'accéder au dolmen. Du côté de la Maison Touristique, là où se trouvent les points cardinaux, ou ici à travers cette brèche creusée dans la haie d'arbustes. On distingue d'ailleurs quelques branches cassées.

Nous traversâmes d'un bon pas le petit pré en friche qui séparait l'allée gravillonnée du dolmen. Quelques traces encore bien visibles sur l'herbe témoignaient du passage du véhicule.

En levant la tête, le site m'apparut dans toute sa magnificence. Cet assemblage improbable de dalles de schiste pourpres disposées en une succession de quatre chambres, qui semblaient avoir été déposées là comme par un coup de baguette magique. Ou plutôt grâce au concours de bonnes fées qui, disait une légende locale, auraient amené ces pierres de plusieurs dizaines de tonnes dans le pli de leurs tabliers... Car, si l'on fait abstraction du surnaturel, comment ces hommes du Néolithique qui disposaient d'une technologie sans doute rudimentaire avaient-ils pu ériger une telle construction ? Et à quoi était-elle destinée ?

Ce fut le major Pointillon qui me tira de ma rêverie :

— Voyez, Commandant, le tueur a arrêté la Renault Espace de la victime à cet endroit précis. Il est sorti du véhicule, a extrait le corps du coffre puis l'a tiré par les aisselles en marchant à reculons. Et maintenant, regardez ceci...

Il désigna du doigt ce qui restait d'une motte de terre fraîche isolée sur le sentier.

— C'est ici que nous avons découvert l'empreinte de baskets, expliqua le plus grand. Gravée dans une motte de terre aplatie. Le labo n'a d'ailleurs pas tardé à nous livrer ses conclusions à partir du moulage que nous avons réalisé. L'assassin ou son complice

chaussait une paire d’Air Force One de pointure 43.

— Une pointure très courante donc, observai-je. Mais comment pouvez-vous être certain qu’il s’agisse de notre homme ?

— Nous n’en sommes pas sûrs mais la probabilité reste élevée, intervint Denis Plantier. Tenez, vous apercevez ces marques parallèles creusées dans la terre ? Ce sont celles laissées par les talons de la victime quand elle a été traînée au sol par son meurtrier. En étudiant la position relative de ces marques par rapport à cette empreinte, les TIC se sont aperçus que celle-ci s’accordait avec le scénario d’un individu tirant un corps en marchant à reculons.

Bien que je n’eusse nullement l’intention de remettre en cause les conclusions des experts, je demeurai quelque peu sceptique. Mais il fallait tout de même admettre que cette empreinte constituait une véritable aubaine pour les enquêteurs.

— Et c’est ici que notre tueur a déposé le cadavre, poursuivit le capitaine de la SR. Étendu sur le dos, les bras en croix, un peu à l’image d’un crucifié, vous voyez... Voulait-il nous laisser un message en l’abandonnant ainsi dans cette position ? Comme s’il s’agissait d’un sacrifice rituel par exemple ? C’est à vous désormais de répondre à cette question...

Mon esprit s’efforça tant que bien que mal de visionner le corps du malheureux banquier au moment où celui-ci fut découvert par le randonneur du dimanche. Trois mètres plus loin, le portique d’entrée du dolmen ressemblait à la gueule d’un gigantesque monstre marin, prêt à avaler sa proie.

Notre tueur n’avait pas choisi ce lieu empreint de fantastique et de mystère par hasard. Mais quelle était sa réelle intention ?

Je venais à peine de me poser cette épineuse question que les deux officiers m’emmenèrent à l’endroit où les hommes en blanc avaient retrouvé l’arme du crime. Après avoir contourné le mégalithe par la gauche, nous nous arrê tâmes devant la première pierre verticale du second portique.

— C’est là que se trouvait le couteau à steak, expliqua le

plus petit. Glissé entre le sommet de cette dalle et l'énorme bloc transversal qui lui repose dessus. Pas d'empreintes exploitables évidemment. Le meurtrier devait porter des gants. En revanche, l'analyse ADN a démontré que le sang qui maculait la lame appartenait bien à la victime.

Denis Plantier mima ensuite de façon assez comique le geste du tueur plaçant un imaginaire couteau à l'endroit désigné.

— Vous voyez, je mesure un mètre soixante-dix-neuf et je dois tendre le bras pour déposer un objet à cet endroit, expliqua-t-il, le visage grimaçant. Notre assassin, ou son complice, devait avoir sensiblement la même taille que moi. À moins d'être plus grand bien sûr. Il doit donc très probablement s'agir d'un homme.

L'empreinte de basket, la position du couteau. Oui, tout cela concordait.

— Pourquoi l'a-t-il caché à cet endroit ? se demanda le major en sortant sa cigarette électronique d'une poche de son gilet. Mystère ! Il devait pourtant bien se douter que nous finirions par le retrouver. Pourquoi ne s'en est-il pas purement et simplement débarrassé ?

Mais tandis que les deux gendarmes reprirent tranquillement le chemin de la Maison Touristique, je décidai de rester encore quelques minutes sur place, histoire de bien m'imprégner de la scène de crime. Étrange ! Que le tueur ait brûlé sa voiture, soit ! Il voulait faire disparaître toute trace de son passage. Mais pourquoi déposer le corps dans ce lieu si emblématique ? Pensif, je contournai lentement le dolmen dans le sens des aiguilles d'une montre, prenant soin d'examiner chaque pierre dressée. J'avais bien la ferme intention de découvrir où pouvaient se trouver ces « deux dalles unies qui dessinent un doigt ». Ce doigt désignait-il la direction à suivre pour retrouver un hypothétique trésor ? Et que pouvait bien signifier ce rond barré d'un trait en son milieu ? Et cette suite de treize nombres ? Après avoir observé la construction sous tous les angles possibles, je finis par rendre les armes, convaincu que cette configuration singulière était tout bonnement impossible. Du moins en apparence.

Je retrouvai les deux hommes en pause cigarette devant l'entrée de la Maison Touristique. Ils ne s'étaient pas particulièrement inquiétés de mon absence prolongée. Le plus grand exhalait la fumée de sa Marlboro d'un air songeur, pendant que le plus petit aspirait goulûment quelques bouffées de vapeur mentholée de sa GeekVape.

— Nous pensions vraiment que nous tenions notre homme, confessa Denis Plantier, la mâchoire serrée. Vu que le portable de la victime avait borné dans les alentours de sa villa pendant plus de quatre heures, vous comprenez ? Nous l'avons donc placé en garde à vue et longuement asticoté. Mais sa déclaration n'a jamais bougé d'un iota. Il n'a cessé de nous répéter qu'il avait vainement attendu l'arrivée de son ami ce soir-là et qu'il ignorait tout de cette histoire de message codé. La mort dans l'âme, nous avons été obligés de le relâcher au bout de la 22^e heure de garde à vue. Nous n'avions finalement rien contre lui. Aucun indice incriminant, pas l'ombre d'un mobile. L'inspection minutieuse de sa villa s'est avérée infructueuse. Le luminol n'a détecté aucune trace de sang suspecte et, malgré une perquisition approfondie, nous n'avons retrouvé aucune paire de baskets Air Force One.

— Nous aurions dû explorer d'autres pistes, concéda Éric Pointillon, Car si Marc Pinson est bien innocent, où et comment Pierre Goualec a-t-il été poignardé ? Avait-il rendez-vous avec son assassin ce soir-là ?

Après avoir remercié les deux pandores de leurs précieuses informations, je me retrouvais quelques minutes plus tard au volant de ma Peugeot 308 banalisée, l'esprit embrumé par de confuses pensées. J'avais hâte de me plonger corps et âme dans ce dossier d'homicide hors norme. Mais avant cela il me restait encore une dernière mission à accomplir : aller rendre une petite visite à ce cher professeur Pinson...